



Les Vagues

Théâtre et vidéo

Une adaptation du roman de Virginia Woolf

Traduction Marguerite Yourcenar

Atelier hors champ - création 2016

**Au Théâtre du Soleil (Cartoucherie - Paris 12^e)
Du 21 septembre au 9 octobre 2016
Du mercredi au samedi à 20h30, samedi et dimanche à 16 h**

**Réservations pour les individuels : 06 89 40 58 48 / 01 43 74 24 08
Réservations pour les groupes et collectivités : 01 43 74 88 50**

Durée : 1h30

Tarif plein : 19 euros

Tarifs réduits : 14 euros (Etudiants, chômeurs, groupes)

10 euros (Groupes scolaires, allocataires du RSA)

Pour venir à la Cartoucherie :

En métro : Station "Château de Vincennes", sortie n°6

La navette "cartoucherie" (qui stationne le long de l'avenue) fait son premier voyage 1h15 avant le début du spectacle, et le dernier, 10 minutes avant. Ou bien autobus 112 jusqu'à l'arrêt "Cartoucherie"

En voiture : Esplanade du Château de Vincennes puis suivre la signalisation. Un parking arboré (et gratuit...) est à votre disposition à l'intérieur de la Cartoucherie.

Le théâtre ouvrira ses portes 1h avant le début du spectacle. Vous pourrez vous restaurer sur place.

Spectacle créé le 5 mars 2016 à l'Echangeur (Bagnolet)

Représentations à venir au Théâtre des Quinconces-L'Espal (Le Mans) les 22 et 23 novembre 2016 et au Théâtre de l'Hôtel de Ville (THV - Saint-Barthélemy d'Anjou) le 28 avril 2017

Contacts compagnie

Direction artistique

Pascale Nandillon 06 62 06 29 01 / Frédéric Tétart 06 63 66 89 34

Diffusion

Aliénor de Mezamat 06 15 64 11 73 / Sophie Pernet 06 19 05 56 89

a.horschamp@gmail.com - www.atelierhorschamp.org



Je ne crois pas à la valeur des existences séparées. Aucun de nous n'est complet en lui seul.

Sommaire

Générique	Page 5
Présentation	Page 6 - 7
Adaptation et Intentions	Page 8 - 10
Dispositif Scénique	Page 11 - 13
Entretien avec Pascale Nandillon et Frédéric Tétart	Page 14 - 17
L'équipe	Page 18 - 23
Articles de presse	Page 24 - 27

Les Vagues

Conception et réalisation Pascale Nandillon et Frédéric Tétart

Avec Serge Cartellier, Nouche Jouglet-Marcus, Jean-Benoit L'Héritier,
Aliénor de Mezamat, Sophie Pernette, Nicolas Thevenot

Lumière Soraya Sanhaji

Son Sébastien Rouiller

Image Frédéric Tétart

Construction décor François Fauvel

Administration Charly Bouvet-ATAPA

Production

Atelier hors champ / Les Quinconces-L'espal (Le Mans) / La Fonderie
(Le Mans)

Avec l'aide à la création de l'Etat - Préfet de la région Pays de la Loire, l'aide à la création du Conseil régional des Pays de la Loire, l'aide de l'Adami et de la Spedidam. L'Adami, société des artistes-interprètes, gère et développe leurs droits en France et dans le monde pour une plus juste rémunération de leur talent. Elle les accompagne également par ses aides financières aux projets artistiques.

Avec le soutien du Théâtre du Soleil

La compagnie reçoit le soutien du Conseil général de la Sarthe et de la ville du Mans.

Droits théâtre gérés par les Editions Gallimard pour la traduction

Les photographies qui illustrent ce dossier sont issues d'une captation à l'Echangeur (Bagnolet), des images de la caméra live, et d'images d'archives projetées pendant le spectacle.

Présentation

En ce moment, cette chambre me paraît située au centre même du monde, dit Neville, et détachée sur la nuit éternelle. Au-dehors, les lignes se courbent et s'entrecroisent, mais ici leurs méandres ne font que nous envelopper. Nous sommes au centre. Ici nous pouvons nous taire, ou parler à voix basse.¹

Six amis sont réunis pour un repas autour de l'absence de Perceval.

Leurs voix recomposent le récit de leur propre biographie, de l'enfance à l'âge mûr. Ces monologues intérieurs dont les motifs et les courbes se succèdent et s'entrecroisent, composent **la variation continue des Vagues**.

Mais Rhoda, Jinny, Suzanne, Neville, Louis et Bernard ne sont peut-être qu'une seule et même entité, un seul et même flux de parole diffracté au travers d'un prisme (les six faces d'un cristal éclairé par Perceval).

L'absence de Perceval parti pour les Indes est une force centrifuge, magnétique : **le vide central qui met le cercle de la parole en mouvement**, fait graviter un nombre infini d'instant, de détails, de paysages, d'histoires...

Ce que les locuteurs évoquent de leurs expériences intimes se distille toujours en quelque chose de plus substantiel et de plus large que leur existence privée. Lançant les fibres de leurs esprits loin au-delà d'eux-mêmes (comme des antennes), **ils ramènent dans la chambre où ils sont réunis la totalité du réel, des espaces et des temps**.

Leurs voix nous font plonger dans la blancheur d'une nappe, le reflet d'un couteau, la couleur d'un pétale, et nous emmènent aussi au-dessus des forêts, des cheminées de Londres la nuit, au-dessus de l'Inde, du Nil, nous font pénétrer l'intimité des demeures et des chambres. Dans ces allers-retours incessants et poreux entre le dedans et le dehors, la table et l'ailleurs, la préhistoire et le présent, **ils sont des poètes qui soulèvent des mondes - des créateurs**.

Aspirant à se fondre dans les mouvements de l'univers, ils défient avec les mots les frontières des lois matérielles et abolissent les contours de leur identité. Des seuils de perception et de conscience sont traversés.

*(...) me dilater sans fin, en cercles de plus en plus larges qui comprennent l'univers
(c'est ce dont je rêve la nuit, quand mon lit flotte suspendu par delà le rebord du monde)*

¹ Sauf mention contraire, les textes en italique sont extraits des *Vagues* de Virginia Woolf, traduction Marguerite Yourcenar



« Je n'essaie pas de raconter une histoire, mais il serait peut-être possible de procéder de cette manière. Un esprit en train de penser. Ce pourrait être des îlots de lumières. Des îles au milieu du courant que j'essaie de représenter. Le vol fluide des phalènes suivrait irrésistiblement la même direction. Une lampe et une fleur en pot au centre. La fleur peut subir sans cesse une transformation. (...) Il y aurait les deux courants divergents : le vol des phalènes qui arrivent ; la fleur toute droite au centre ; un étiolement et un renouveau perpétuel de la plante. Il se pourrait qu'elle voie des choses se produire dans les feuilles. Mais qui est cette « elle » ? Je tiens beaucoup à ce qu'elle n'ait pas de nom... (...) Et je ne préciserai pas non plus le lieu ni l'époque. On peut voir n'importe quoi par la fenêtre : un navire ; un désert ; Londres. »

V. Woolf - Journal - mardi 28 mai 1929 - notes sur Les Vagues

Adaptation et intentions

À chaque instant, Perceval semble répandre dans cette chambre cette lumière ardente, ce sens passionné de l'existence qui fait perdre aux choses leurs valeurs usuelles, de sorte que la lame de ce couteau n'est plus qu'un éclair de lumière, et non un objet avec lequel on peut couper. L'ordre normal est aboli.

Notre adaptation s'appuie sur les mouvements IV à VII du roman : entre le repas qui précède le départ de Perceval pour les Indes et celui qui rassemble les six locuteurs après sa mort.

Perceval est le point de convergence de tous les désirs ; figure en creux qui cristallise un manque central, son absence transforme intimement la façon qu'ont ses amis d'appréhender le sens de la vie.

Les personnages, sortis de l'enfance et de l'adolescence, sont capables d'analyses et d'autocritiques aiguisées mais aussi de **dérives poétiques profondes**, lumineuses, sur l'identité, le temps, la solitude.

La disparition de Perceval met à l'épreuve l'organisation souterraine qui les lie ; ils se réunissent pour vérifier le possible de leur communauté.

En se servant de la poésie pour révéler et déployer la réalité, ils se dévisagent, se réfléchissent, se dévoilent, maintiennent vivant un cercle magique qui ordonne leur cosmos, l'amour, l'amitié, le silence, le secret, la mort.

A l'écoute des pulsations archaïques du monde, ils puisent dans leur enfance la certitude d'une connaissance magique de la nature.

Curieuse cérémonie durant laquelle les mots apprivoisent la brûlure du vivant, la fixité de la mort - **dans une vertigineuse tentative d'affranchissement.**

Ici on s'intéresse à la façon qu'ont les personnages de se rendre friables et de se révéler. **L'Autre est le bord extérieur de l'être, l'incontournable révélateur qui nous apprend peut-être le bonheur risqué d'être multiple et dissout** - à contre-courant de notre modernité hantée par les fantasmes de « l'identité » et de « l'appartenance ».

L'ordre normal est aboli

Ce qui va passer la porte, ce n'est pas Perceval : c'est une nouvelle intensité.

Invoquer Perceval, c'est désirer que la réalité s'exacerbe et se transforme, c'est accueillir une nouvelle dimension de *l'être* et du *réel*.

Cette libération est le fruit d'un travail poétique qui **interroge sans cesse les limites de la perception, ouvre des profondeurs de champ, résiste à un appauvrissement du vivant.**

Acteurs et spectateurs se réunissent rituellement pour **mettre à l'épreuve l'ordre usuel des choses.**

C'est à cette subtile activité, à cette chimie des mots sur les choses, que les locuteurs des *Vagues* nous convoquent. **Ce que l'on partage ici, plus substantiellement que le repas, c'est le poème, qui fait graviter toutes les particules du monde autour de la table.**







Dispositif scénique

Les choses frémissent comme si elles s'apprêtaient à naître.

L'espace scénique des *Vagues* est une chambre de révélation. Les voix, les corps, la lumière, le son et l'image vidéo opèrent à égalité des transformations, incarnent les mouvements du texte.

À l'avant scène, toute proche, une table, un pan de mur. Au second plan, un écran. La table est dressée : verres, carafes, fleurs, eau, vins, fruits, les reliefs d'un repas déjà consommé ou qui n'aura pas lieu, ou ceux d'une offrande, d'une discrète célébration. **La table est un site, une surface photosensible - lieu concret du repas et espace originel de création et d'effacement.**

Autour gravitent les six acteurs qui maintiennent vivant le flux de la parole - nous sommes dans un dispositif où le poème se recompose à nu.

Un caméraman circule à l'intérieur de ce dispositif et filme en direct.

Les mots se déposent sur les matières organiques du repas, travaillent le vivant, les corps, la nature morte, la vibration des voix, imbibent le réel jusqu'à ce qu'il cède. **L'intimité spatiale englobe le spectateur dans le travail du regard et de la perception.**

Autour de la table les corps changent d'orientation et de place, dévoilant un dos, un visage, une main, révélant tour à tour celui qui écoute, celui qui parle, celui qui se tait - imperceptible transformation qui fait et défait continuellement le paysage.

La chambre des *Vagues* est un univers suspendu, une île - au centre de la table passe l'axe du monde. Constamment les prises de parole en déplacent le pôle et la direction - maintiennent la table à flot.

C'est un espace concret minimal, à la fois la chambre où ils se réunissent et l'espace du dedans - **sa tendance est d'aller vers le vide.**

Le caméraman s'approche des visages, des corps, des objets, jusqu'à l'abstraction. Le détail d'un pistil occupe tout l'écran, **l'image ouvre des immensités dans l'infiniment petit.** Elle ramène parfois le hors champ du texte (la mer, les Indes...) dans les images en temps réel. **Les images sont projetées sur un écran dialoguant avec l'espace du repas - miroir psychique du texte** - mise en abîme des espaces-temps du plateau.

L'image écoute, cherche les points de contacts entre l'image et le texte, et suit les fréquences et les mouvements d'ensemble. Ce septième regard révèle aussi la façon dont les objets, la nature, se chargent de la présence invisible de Perceval. **L'image affleure, se retire, on l'oublie...**

Nous sommes invités à une dérive : ce que l'on voit a-t-il été soulevé par le texte ou l'image a-t-elle pris le relais des mots ? Quand avons-nous glissé de l'un vers l'autre ? **Qu'est-ce que voir ?**

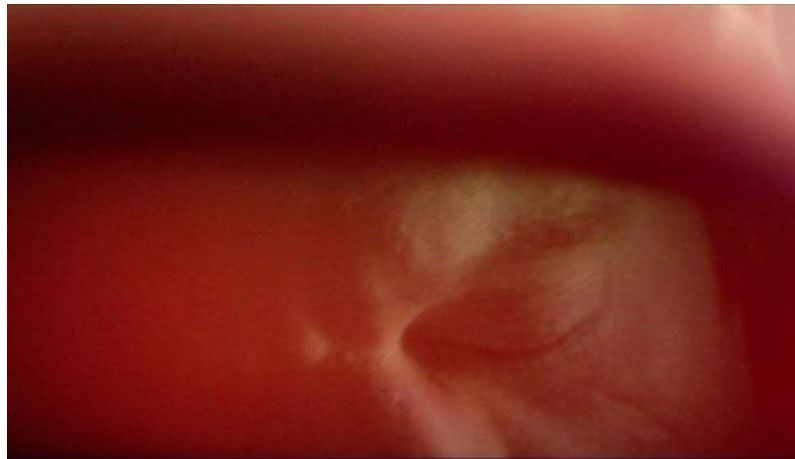
La lumière exacerbe et dissout les matières, opère des variations météorologiques qui embrassent la totalité du plateau jusqu'à la monochromie.

Le son ramène à la surface le spectre des paysages souterrains et des sons concrets du récit : bruissement du jardin, fréquences ténues, rumeur de la ville, du monde.

La structure musicale du texte évoque pour nous les progressions chromatiques des râgas indiens ou encore l'apparition aléatoire des sons du *Roaratorio* de John Cage.

(...) L'improbable réalité fait alors place à un réel d'une autre nature, quelque chose qui prend consistance psychique, presque hallucinatoire dans sa netteté même.

Georges Didi-Huberman - *Phalènes*



Souvent, à propos de n'importe quoi, d'une goutte d'eau, d'une coquille, d'un cheveu, tu t'es arrêté, immobile, la prunelle fixe, le cœur ouvert. L'objet que tu contemplais semblait empiéter sur toi, à mesure que tu t'inclinais vers lui, et des liens s'établissaient ; vous vous serriez l'un contre l'autre, vous vous touchiez par des adhérences subtiles, innombrables ; puis, à force de regarder, tu ne voyais plus ; écoutant, tu n'entendais rien, et ton esprit même finissait par perdre la notion de cette particularité qui le tenait en éveil. (...) l'intervalle de toi à l'objet, tel qu'un abîme qui rapproche ses deux bords, se resserrait de plus en plus, si bien que disparaissait cette différence, à cause de l'infini qui vous baignait tous les deux ; vous vous pénétriez à profondeur égale, et un courant subtil passait de toi dans la matière, tandis que la vie des éléments te gagnait lentement, comme une sève qui monte ; un degré de plus et tu devenais nature, ou bien la nature devenait toi.

Flaubert, *La Tentation de Saint Antoine*

Pascale Nandillon, Frédéric Tétart, interview par Véra Partensky
(Maître de conférence à l'Université de Bordeaux 3 - Département littérature comparée)
mai 2016

Comment avez-vous décidé de travailler sur *Les Vagues* de Virginia Woolf ?

P. N. – C'est un texte qui nous accompagne depuis longtemps, il s'est imposé à un moment du travail de la compagnie. Il rassemble des thématiques que nos précédentes créations soulevaient déjà, avec les textes de Jon Fosse ou de Shakespeare : le rituel, la mort, le fantôme... ou encore ceux de Michaux, Pessoa, Duras, Nijinski et Stramm : l'expérience intérieure, la multiplicité de l'identité et la dissolution de l'être... Du roman de Woolf, nous avons conservé le cœur du livre, où les six personnages se rassemblent pour deux repas, à l'occasion du départ de Perceval pour les Indes et après l'annonce de sa mort. Mais Perceval ne vient jamais, c'est une figure en creux. La table du repas devient peu à peu la nature morte des repas passés et, souterrainement, le lieu où repose le corps invisible de Perceval. Ce repas n'est pas une simple indication réaliste, c'est le dispositif qui rassemble la communauté du livre, des acteurs et des spectateurs. Ce qu'on partage avant tout, c'est le poème. La table est souvent présente dans nos dispositifs scéniques : lieu d'une communion sociale dédiée à la célébration, au festin, mais surtout site d'observation des métamorphoses du corps et de la matière : table de travail, établi, berceau, table funéraire, autel... Ici, c'est une table-origine, qui attire à elle toutes les particules du monde ; les espaces, les récits et les temps s'y entremêlent. C'est le lieu d'une convocation poétique de soi, de l'autre, du cosmos... un lieu de création. C'est une étrange cérémonie où le chant du deuil et l'ode à la vie se mêlent.

Comment avez-vous envisagé la question de la communauté ?

F. T. – Une chose rassemble les personnages, à laquelle nous adhérons entièrement : ce sont des gens qui croient au pouvoir de transformation du monde par les mots ; ils cherchent à le transformer et à se transformer. Ils y parviennent, au moins le temps du poème. On pourrait dire : c'est une tentative d'activité magique de la parole. Nous avons voulu transposer cette activité au plateau. Cela concerne aussi bien les personnages du texte que les comédiens, que nous tous : comme eux, nous cherchons à franchir des seuils de perception, à saisir ce pur présent auquel le texte de Woolf nous convoque. Ils n'y parviennent qu'en se réunissant tous les six, en recomposant un cercle magique. « Je ne crois pas à la valeur des existences séparées. Aucun de nous n'est complet en lui seul » nous dit Bernard.

P. N. – Oui, c'est une quête obstinée : travailler le réel par le geste poétique... Dans cette communauté il y a une tension entre des singularités très fortes et une aspiration commune à se fondre dans la foule indifférenciée des hommes, à se laisser emporter dans les mouvements de la nature. Ils sont aussi reliés entre eux par l'enfance, et au-delà d'elle à un lieu indistinct, la forêt, au désir de rejoindre une origine. « Car il s'agit d'approcher cette chose qui surgit des profondeurs de la mer et de la capturer dans le filet du langage » dit Bernard. Ils cherchent à apprivoiser la brûlure du vivant, à saisir l'instant, à échapper à la fixité de la mort... c'est par le

mouvement de la parole qu'ils se maintiennent à flot. « Comment faire pour que le feu brûle toujours, comment combler la distance qui nous sépare ? » dit Neville. Woolf crée une circulation souterraine entre tous les monologues - ils finissent par se réfléchir les uns dans les autres et ne plus former par moment qu'une seule voix anonyme, une seule musique. On ne sait plus qui parle ; les personnages ne sont pas tant des individus que les incarnations successives de cette parole qui prend corps. C'est pourquoi il nous a semblé possible parfois de diffracter le monologue d'une figure en six voix afin de reconstituer une choralité.

F. T. - Les personnages des *Vagues* participent à une même expérience qui les rassemble. Jean-Louis Chrétien (*Conscience et roman, I*) parle d'une même « conception participative du sentir »... Cette façon, chez Woolf, de sentir, donc de penser le monde comme un « chaos ordonné », une totalité interdépendante, résonnante, musicale, où le moindre événement, même invisible, se diffuse infiniment. C'est un courant continu, qu'il ne faut pas fixer...

P. N. - Le texte de Woolf est une tentative de se remettre au monde par le poème, de remettre le monde en partage. Il défie toute forme de réduction de ce qu'est une identité et un être, il récuse toute assignation, mettant de fait en cause la notion même de personnage. Neville affirme : « Pour vous, qui voyez les étroites limites de ma vie et la borne qu'elle ne peut franchir, je suis tout simplement : "Neville." Mais à mes propres yeux, je suis sans mesures : un filet dont les mailles enveloppent secrètement le monde. » Woolf privilégie le flux d'une vitalité profonde, archaïque, l'énergie qui fait exister un être-ensemble.

Comment l'écriture de Woolf a-t-elle commandé le travail du plateau ?

P. N. — Nous avons essayé de restituer la pulsation et le flux que nous entendions dans son écriture : celui, incessant, des images, des visions, de la pensée, des motifs ; cette saturation d'impressions impose une vitesse dans la circulation des prises de paroles et du contact entre les voix, une vélocité de la perception, la dilatation de la vision, de l'ouïe et du canal de la parole chez l'acteur. Pour plonger dans la vision d'un détail infime, une feuille d'arbre, un cheveu, et l'instant d'après, surplomber l'immensité d'un paysage, le Nil, L'Inde, Londres, il faut être sans cesse au présent, disponible à ces sauts fulgurants. Faire entendre les profondeurs de champ du texte demande aux acteurs une grande mobilité intérieure. Comme le dit Rhoda : « L'instant ne prépare pas à l'instant qui suit. La porte s'ouvre et le tigre bondit »...

Le texte fait parler six « personnages », mais il s'agit surtout de six façons différentes pour Virginia Woolf d'incarner sa pensée. Ce sont six modes d'êtres, six facettes contenues dans une bulle de cristal, « les fragments isolés d'une conscience collective » ; Bernard les regarde, et par dessus son épaule Woolf elle-même. Nous avons cherché à créer un dialogue souterrain entre tous ces soliloques, comme si ils conversaient de cerveau à cerveau, entre eux, mais également avec le public, de façon quasi télépathique. Les acteurs construisent devant nous l'espace d'une cérémonie dans lequel nous sommes peu à peu englobés.

Le spectacle s'ouvre sur une choralité de voix, dans la pénombre. Se tisse alors une conversation ininterrompue à six, avec ses thèmes et ses variations infinies. C'est comme une musique de chambre. Woolf ne cesse pas d'utiliser le motif des chants d'oiseaux, du bruissement, des stridences, mêlés au son des vagues. Rendre compte de cette prolifération suppose un travail important de transposition de l'écriture dans l'ensemble du matériau théâtral. Notre partition se recompose avec la lumière, le son, la diffraction de l'espace, les images caméra... le roman trouve sa résolution pour nous dans un espace synesthésique.

F. T. - Woolf essaie de faire du roman un espace de pure perception. Elle tente de capter le flux incessant des sensations, tel qu'il surgit avant que le langage ne lui impose son ordre. Le paradoxe, c'est qu'elle essaie de traduire cela avec des mots. Le réel est impossible à fixer... ce paradoxe travaille le texte sans relâche. Woolf zoome dans les détails des objets, jusqu'à les atomiser, jusqu'à en dilater les bords, l'assiette est un lac blanc aussi longtemps qu'on veut bien se maintenir sur le bord de cette perception-là. C'est le désir d'un retour à un état de compréhension immédiate qui soit presque un balbutiement de la vision. Et bien sûr, ce flux de sensations échappe perpétuellement ; elle s'en empare, puis le laisse se redéployer ailleurs. Pour nous *Les Vagues* sont un éloge du mouvement. C'est aussi à cela que répond la vidéo.

La vidéo est au centre de la scénographie. A quoi correspond ce dispositif ?

P. N. – L'écriture de Woolf assigne le lecteur à une expérience du temps, que la vidéo rend sensible. La table est couverte de fleurs, de fruits, de pelures, de fils, de plumes, de petits objets... Il y a de l'eau dans des carafes, des fonds de vin dans des verres, des os, des coquillages... comme autant de reliefs de repas consommés. Tout cela compose une nature morte que l'on découvre au travers de la caméra en très gros plan. Dans ce travail macroscopique de l'œil-caméra, on peut voir la désagrégation des matières, les fleurs qui se flétrissent, une accumulation de dépôts successifs comme ce qu'on peut entrevoir au fond d'un fleuve, du Gange... Ces matières accumulées sont aussi comme des concrétions de mots... C'est une vanité : le temps a passé sur les figures du texte, sur le corps des acteurs - le temps au travail, celui de l'histoire racontée, mais aussi celui de la représentation. Il y a une dramatisation du temps dans *Les Vagues*, quelque chose va vers son anéantissement - les interludes (des descriptions de paysages) lus sur le plateau charrient ce drame, cette déclinaison de la lumière et de la matière.

F. T. – La scénographie s'est organisée autour d'une sorte de portique dans lequel est inséré un écran, où sont projetées les images de la caméra, que nous avons appelé le « miroir psychique » du texte. Les images projetées sont en dialogue avec le plateau, elles le contaminent. Cet écran n'est pas une simple surface, c'est une interface, il recouvre une profondeur. En fait, c'est une ouverture possible - à la fin de la pièce, quand l'espace est démantelé et se diffracte, l'écran s'ouvre vers le fond et les comédiens en franchissent le seuil, c'est une traversée du miroir. L'image est donc avant tout un lieu de passage entre les vivants et les morts, le réel et l'irréel. L'image n'illustre pas...

P. N. - ... Elle désenfouit. Elle ramène les objets à la surface et en épaissit l'énigme.

F. T. - Le gros plan permet d'explorer la limite très mince où l'objet peut être exacerbé ou devenir abstrait. Il y a cette oscillation, cette menace des choses qui apparaissent puis disparaissent, de l'image qui se fait et se défait. Je filme en plan-séquence à deux reprises. C'est instable. L'image opère quand je suis entièrement à l'écoute des connexions souterraines du texte, de sa pulsation rythmique, des voix, de la lumière, du son ; cela dépasse un travail exclusivement illustratif ou documentaire. C'est un œil qui écoute. L'image, c'est donc avant tout un mouvement. Un trouble naît entre ce qu'on entend et ce qu'on voit : où naissent les images ? Qu'est-ce qui soulève la vision ? La vision naît dans cet interstice invisible qu'on parviendrait à dilater... La caméra révèle aussi le regard fantôme de Perceval. Quand je filme autour de la table avec la caméra, une 7^e présence s'ajoute, de fait, aux personnages de la fiction. Comme si son regard flottait sur les objets. Il me semble que filmer c'est fabriquer du fantôme en temps réel. Puis, après s'être posée un très long temps sur les matières inanimées, la caméra glisse sur la peau des acteurs et il s'en dégage une impression charnelle très inédite, et érotique.

P. N. - Nous sommes dans une chambre de révélation, la chambre noire du texte.

F. T. - Nous voulions un espace sans bord... Nous avons choisi de flouter les contours du plateau par du noir et de structurer l'espace avec des panneaux mobiles, des transparences, qui suggèrent des chambres d'écho derrière la chambre principale. Les panneaux en polyane sont conçus à la fois pour recevoir des images et pour permettre la diffusion de la lumière et de la couleur sur le plateau ; ils permettent de feuilleter l'espace, de suggérer une profondeur de champ infinie. Au niveau sonore, c'est le même principe qui nous a guidés : nous avons superposé des strates hétérogènes qui travaillent simultanément et fabriquent plusieurs plans... C'est cette porosité qui nous intéressait, une circulation constante entre les plans.

Sur le plan esthétique, il y a une exubérance surprenante des images. Vous proposez une mise en scène presque baroque.

P. N. — Mais y a une vitalité extraordinaire dans cette écriture. Il y a de la mort, de la décomposition, peut-être même une menace macabre, effectivement très baroque, mais aussi ce flux vital ; la table, dans la mise en scène, reflète cette ambiguïté ; les reliefs du repas s'y décomposent déjà, elle devient peut-être une dalle pour la dépouille de Perceval ; et en même temps, on la recouvre de fleurs, de branchages, de végétation, comme s'il fallait que la nature reprenne le dessus. S'il y a une divinité chez Woolf, c'est la nature, proliférante, stridente, et indissociable d'une pulsation profonde du cosmos. La vibration de l'eau de la mer se confond avec le chant de l'oiseau, etc. Bernard dit, à la fin : « Ces chants, et les spirales de l'onde, et le murmure presque imperceptible de la brise nous entraînent doucement. De petits morceaux de notre être s'effritent. » C'est ce tournoiement qui est extraordinaire. Et le pari du texte est de faire de ce deuil un mouvement dynamique et vital.

L'équipe

Mise en scène

Pascale Nandillon

Née en 1966. Comédienne, elle travaille avec Bruno Meyssat, David Moccoelin, Pascal Kirsch, Marc François, Vincent Lacoste, Noël Casale, Agathe Alexis, J.C. Grinevald, Jean-Yves Lazennec, Eric Vautrin, Sébastien Derrey, Antoine Caubet, Joël Pommerat, Anita Picchiarini, Ariane Mnouchkine au cours de stages de recherche. De 2002 à 2004, elle participe à la création d'*Exécuteur 14* d'Adel Hakim avec Bruno Meyssat sous l'égide de l'AFAA, dans le cadre de Tintas frescas (traduction et dramaturgie). En 2000, elle crée l'*Atelier hors champ* dont elle signe les mises en scène : *Roberto Zucco* de Koltès, *La maman et la putain* de Jean Eustache, *L'Insoumis* d'Henri Michaux, *Salomé* de Fernando Pessoa, *La Pluie d'été* de Marguerite Duras, *Variations sur la mort* de Jon Fosse, *Au Hommes d'après Les Cahiers* de Nijinski, *Le Petit poucet* de Caroline Baratoux, *Forces. Éveil, l'Humanité*, triptyque d'August Stramm, *Macbeth Kanaval*, d'après Shakespeare, *Par les nuits*, oratorios autour d'August Stramm et de la Grande Guerre.

De 2009 à 2012, elle est artiste associée à l'Espal-scène conventionnée (Le Mans).

Création d'une pièce de théâtre, d'une pièce radiophonique et d'un film avec les habitants du quartier des Sablons au Mans (2008-2009), à partir du roman *La Pluie d'été* de Marguerite Duras. Création théâtrale en 2010, avec les habitants du quartier des Sablons et les acteurs de la compagnie autour de *Variations sur la mort* de Jon Fosse. Création en 2011 de *La Promenade de Fritz* d'après R.Walser avec des enfants du quartier des Sablons au Mans. Réalisation d'un film en 2012, *La Tour*, dans le quartier des Sablons, *Célébration d'un mariage improbable et illimité* d'Eugène Savitzkaya

Plus récemment, elle co-élabore la création collective *Le temps du Papillon* (Les Quinconces-l'espal, mai 2015).

Parallèlement à son travail de mise en scène, elle mène des ateliers théâtres au lycée Bellevue (Le Mans) Option Théâtre, au Pôle Santé Sud (Secteur psychiatrique) et dans le cadre du collectif « Encore Heureux... » avec les GEM « Tejira » et « Loisirs » du Mans.

Collaboration à la mise en scène, lumière, images

Frédéric Tétart

Né en 1971. Formé à la musique et aux arts plastiques, diplômé de l'Université Paris-Sorbonne (Arts Plastiques) et titulaire d'un DNSEP à l'École Supérieure des Beaux-arts de Tours, il explore les domaines de la vidéo, de la photographie, du son, de l'installation et de l'écriture. Il expose ses travaux en France et à l'étranger, participe à différents programmes de résidences européens ou internationaux (New Delhi) dont *Germinations-Europe X* (HISK à Birmingham, expositions collectives à Anvers et Athènes). Il crée des lumières, du son et des scénographies pour la danse (Carole Paimpol, Laurence Rondoni, Tal beit-Halachmi), le théâtre, et pour des installations dans l'espace urbain (*Requiem* 2006). Il co-dirige avec Laurence Rondoni le laboratoire et le festival pluridisciplinaire Descent-Danse de 1998 à 2001 à Tours et co-fonde le site Internet P-O-S dédié à l'utopie urbanistique via le programme « Initiatives d'Artistes » de la Fondation de France. Travaux récents : *Rudiments* et *Personne*, expositions photographiques (2005, 2007, 2010) ; films sur le danseur butô Ko Murobushi et le musicien A. Mahé, (Cinémathèque Française et vidéo-danse 2002-2011) ; créations musiques et lumières pour les solos de danse de L. Rondoni (*À vue*, 2001) ; collaboration à la scénographie pour le spectacle *Chien de feu* avec A. Mahé, C. Zingaro, J.F. Pauvros en 1997.

Depuis 2007, il collabore au travail théâtral, radiophonique et cinématographique de l'Atelier hors champ avec les habitants du quartier des Sablons (*La Pluie d'été* de Duras, *La Tour*, film) et aux créations théâtrales (lumière et son de *Forces. Éveil, l'humanité* d'August Stramm, musique pour *Le petit Poucet*, scénographie, lumière et son pour *Macbeth Kanaval*). Il co-élabore la création collective *Le temps du Papillon* (Les Quinconces-l'espal, mai 2015) et fait partie du collectif « Encore Heureux... » avec lequel il conçoit des objets radiophoniques. Formateur, il est intervenu à la Faculté de Tours autour de la question des images documentaires et intervient dans les Ecoles de Beaux-arts de Cherbourg et de Tours pour des séminaires liés aux croisements entre les arts (danse, musique, arts plastiques) et l'improvisation multimédia, et à l'écriture spatiale par la lumière.

Jeu

Serge Cartellier

Comédien et danseur. En parallèle de ses études de médecine, et après sept ans de pratique intensive de danse sur glace, il se forme au théâtre à Marseille puis à Grenoble où il se produit essentiellement dans des spectacles de rue. Il aborde le travail de textes sous l'œil avisé d'Isabelle Nanty, Françoise Roche, Patrick Bonnel, Marc François. Il poursuit son chemin autour du corps au travers de la danse avec Philippe Jamet, Toméo Vergès, Anna Rodriguez, pratique l'aïkido et se forme à la méthode Feldenkrais™ dont il est aujourd'hui praticien.

Il participe à de nombreuses créations en tant qu'interprète depuis une vingtaine d'années. Il dirige également des ateliers de théâtre et de mouvements auprès de professionnels et d'amateurs.

Il est aussi assistant ou collaborateur artistique notamment avec l'Atelier hors champ (*Variations sur la mort* de J.Fosse - *les Cahiers* de Nijinski) et signe par ailleurs plusieurs mises en scène à partir de textes de F.Pessoa, S. Faria, M. Duras, R.O Butler.

Depuis 5 ans, il est essentiellement interprète dans des créations qui croisent parole, mouvement et performance. Avec l'Atelier hors champ : *Macbeth Kanaval*, *Le Banquet ou Atelier du Regard* ; avec Perrine Mornay du Collectif Impatience : *Détail de l'infamie*, *Hapax*, *Western* ; et avec l'Associazione culturale Dello Scompiglio en Italie.

Aliénor de Mezamat

Elle a étudié les lettres et la philosophie (Maîtrise et DEA consacrés à Claude Régy) et s'est formée comme comédienne à l'Ecole et Compagnie de théâtre universitaire *Les Indifférents* dirigée par Michel Nebenzahl (Nanterre, 2002-2004) et dans des stages avec Olivier Besson, Pascale Nandillon, Gilles Groppo, Serge Ricci, Isabelle Catalan, Laurence Ferreira Barbosa, Jean-Paul Civeyrac.

Elle joue sous la direction de Michel Nebenzahl, Claire Chollet, Ingrid Bertol, Clyde Chabot, Urszula Mikos. Elle met en scène les créations *Jeanne* (2007-2012) et *Luce de Lune* (2010-2012) au sein de la Compagnie du dehors qu'elle co-dirige entre 2008 et 2011 avec sa fondatrice Claire Chollet.

Elle participe aux créations de L'Atelier hors champ depuis 2011, comme assistante à la mise en scène pour *Macbeth Kanaval*, puis comme comédienne pour *La Tour* et *Par les nuits*.

Sophie Pernette

Née en 1971, formée à la danse, au mime et au chant, elle travaille avec Dominique Minot, Laëtitia Brun, François Joxe, puis Joël Pommerat, Sophie Renauld pour *Hantés* au théâtre de la Villette. Elle adapte et met en scène *L'inondation* de Zamiatine au théâtre du Chaudron et *Les Lettres de Lila* avec Séverine Batier. Elle joue depuis 2003 dans toutes les créations de l'Atelier hors champ (*La Pluie d'été*, *Variations sur la mort*, *Au Hommes*, *Le Petit Poucet*, *Forces. Eveil*, *l'Humanité*, *Macbeth Kanaval*, *Le Banquet*, *La Tour*, *Par les Nuits*) et entre 2007 et 2009 à la résidence de l'Atelier hors champ à l'Espal (Le Mans) pour un travail avec les habitants des Sablons à partir du roman *La Pluie d'été* de Duras et de *Variations sur la mort* de Jon Fosse. Elle adapte et co-met en scène *La promenade de Fritz* (d'après L'étang de R.Walser) avec Pascale Nandillon.

Jean-Benoit l'Héritier

Formé aux Beaux-arts de Clermont-Ferrand, il poursuit durant une dizaine d'année un travail de plasticien puis se tourne vers le théâtre. Il suit des formations auprès de Jean-Paul Wenzel, Agnès del Amo, Frédéric Fisbach, Pascale Spengler, Pascale Nandillon, Patrick Haggiag, Urszula Mikos. Il est depuis quinze ans comédien et parfois scénographe pour plusieurs compagnies : les Foirades, l'Atelier hors champ, Brut de Béton production, compagnie Senso Tempo, le groupe de travail UBERYOU (*Marathon Tchekov*). Il participe depuis 2005 à la création du Collectif Permaloso comme comédien et plasticien (*ARGENCRATIE*, *corporated cloportes*). C'est un fidèle compagnon de l'Atelier hors champ depuis 2007 : il participe à un travail de laboratoire, puis prend part aux projets *Le Banquet*, *Le Petit Poucet*, *La Tour* et *Par les Nuits*.

Nouche Jouglet-Marcus

Elle a suivi des formations avec Anatoli Vassiliev, Patrick Haggiag, Joel Pommerat, Nicolas Klotz et Elizabeth Perceval, Alain Gintzburger, Philippe Goyard, Alain Recoing, Pascale Nandillon.

A 17 ans, elle crée *Sombre Printemps* d'Unica Zürn mis en scène par Bruno Boussagol sous la direction de qui elle joue dans *En attendant Godot*, *Médée* de Sénèque, *Phèdre* de Racine, *4.48 Psychose* de S. Kane, et une adaptation libre de l'Ancien testament en hommage à Kurt Cobain

Elle travaille sous la direction de Patrick Haggiag (dont elle est l'assistante sur *La Trilogie de la villégiature* au Théâtre de Vidy-Lausanne), Dominique Dolmieu, Pascale Spengler, Pascale Nandillon, Estelle Charles, Mustapha Aouar, Jean Vincent Lombard, Nadège Prugnard, Ursula Mikos, sur des textes de B.Brecht,

H. Boïchev, A.Chouaki, V. Colic, M. Depussey, D. Dukovski, J.Fosse, C.Goldoni, E. Grichkovets, E. Mazev, H. Müller, F. Mounier, N. Prugnard, A. Stramm, A.Tchekov.

Entre 1990 et 1998, elle joue dans de nombreuses créations jeune public sur des textes et sous la direction de Bruno Castan.

En 1996 elle crée *La boîte à chuchotements*, tête-à-tête pour un spectateur.

En 2007 elle participe à la création du collectif "Les Permaloso", collectif multidisciplinaire de réflexion et d'agitation politique et citoyenne.

Elle a enregistré pour France Culture des textes d'U. Zürn, Marion et M. Z. Danielewski sous la direction d'Irène Omélianenko, et de Myron Meerson.

Nicolas Thevenot

Il se forme comme comédien au début des années 2000 aux ateliers de L'Atelier hors champ, et rencontre Thomas Richards du Work Center de Grotowski.

Il joue sous la direction de Pascale Nandillon dans les créations de l'Atelier hors champ : *Salomé* de Fernando Pessoa, *La Pluie d'été* de Marguerite Duras, *Variations sur la mort* de Jon Fosse, *Par les Nuits*, *le Banquet ou l'Atelier du Regard*, ainsi que dans *La Tour* (projet cinématographique). Il réalise avec la participation de comédiens de l'Atelier hors champ des tableaux photographiques pour diverses expositions :

Violaine la rouge, reportage fictionnel d'une jeune « rouge » vendant Lutte Ouvrière, *Executive Life / Execute Life*, série de tableaux baroques mêlant réminiscences historiques cauchemardesques et scènes de la vie quotidienne. Il écrit et réalise un long métrage en vidéo numérique basé sur les écrits d'Héloïse et Abélard, et inspiré du personnage de Veronika dans *La Maman et la putain* de Jean Eustache et d'un séjour à Mathura (Inde).

Lumière, régie lumière

Soraya Sanhaji

Elle est titulaire du Diplôme des Métiers d'Art Régie Lumière au Lycée Guist'hau de Nantes (2012) et se dédie à la création lumière.

De 2010 à 2012 elle complète sa formation en participant aux stages d'accueil lumière sur les spectacles : *Temps de W. Mouawad* au Grand T (Nantes), *Tartuffe* de Lacascade au Grand T (Nantes), *Ma chambre froide* de J.Pommerat au Grand T (Nantes), *Finnegans Wakes* de Antoine Caubet au théâtre de l'Aquarium (Paris), *Stomp* au théâtre de la Fleuriaie (Carquefou), *Nature morte dans un fossé* au théâtre du Jardin de Verre (Cholet).

Elle assiste la régie lumière pour la scène de musique actuelle du Chabada à Angers, pour des soirées et des concerts, pour le festival d'arts de rue *Chalon dans la rue*, pour la compagnie de danse NGC25, pour le nouveau Théâtre d'Angers à l'occasion du festival Cirque[s], pour le théâtre du Jardin de Verre, à l'occasion du festival de théâtre des Arlequins (Cholet). Elle fait l'accueil des compagnies et la régie lumière à l'occasion du festival de danse contemporaine *Dies de dansa* (Barcelone)

Elle co-signe la lumière de la précédente création de l'Atelier hors champ, *Macbeth Kanaval*.

Son

Sébastien Rouiller

Musicien programmeur et réalisateur sonore, il compose pour la scène, principalement pour le théâtre et la danse. Son travail explore les frontières entre musique et bruit, composition acousmatique et collages de matières brutes, concept et sensation, écriture et aléa...

A la suite d'une longue expérience dans la musique vivante et improvisée, il se forme à L'Ircam en traitement du son, interaction en temps réel et en composition assistée par ordinateur. Depuis 2005 il travaille avec les metteurs en scène Christelle Harbonn, Perrine Mornay, Clyde Chabot, Lucas Bonnifait, Alexis Armengol, Frédérick Délias, avec le chorégraphe Francis Plisson, la réalisatrice sonore Sandra Émonet, les compagnies Escale, Cie du Coin, Le Muscle, Terre des hommes.

Parallèlement à la scène, il réalise des ateliers d'autoportrait sonore en collèges et milieu pénitentiaire, et intervient à la faculté de musicologie de Tours autour du logiciel Max/Msp.

Création costumes

Odile Crétault

Elle est costumière pour *Dernières Noces* de Carole Paimpol. Elle collabore régulièrement avec Marie Vayssière (*Il faut faire plaisir au client*, 2000, *l'art de la comédie*, 2006), Alexis Armengol (*I'm Sorry*, 2005, *IKU*, 2004), Gilles Bouillon (*le songe d'une nuit d'été*, 2004) et la Compagnie Hors saison, (*Cyrano*, 2008); ainsi qu'avec Didier Bezace, Philippe Adrien et Dominique Collignon-Morin (*Par la taille*, 2000).

Elle crée les costumes de l'Atelier hors champ pour *Forces. Éveil, l'Humanité* en 2010 et *Macbeth Kanaval* en 2012.

Construction décor

François Fauvel

François Fauvel est éclairagiste, constructeur de décors, et régisseur. Il a suivi une formation à l'école du TNS, en section lumières et régie. Il participe en 2000 à la régie lumières du Festival Musique en herbe de Noirmoutier. En 2002, il collabore à la création lumières des *Vagues* de Virginia Woolf avec Guillaume Vincent.

Il travaille ensuite avec Aurélia Guillet, Hédi Tillet de Clermont Tonnerre, Célie Pauthe, Jean Pierre Laroche, Sandrine Pirès et sur des opéras avec Jean Yves Ruf (*Les Madrigaux, Così Fan Tutte*.)

Pendant 4 ans, il assure la régie Générale ainsi que la construction des décors au Théâtre du Peuple à Bussang dans les Vosges. A présent il travaille depuis plusieurs années avec François Tanguy pour le Théâtre du Radeau à La Fonderie au Mans (lumières, vidéos, construction de décors, régisseur, conceptions de nouveaux lieux)



L'Atelier hors champ

Pascale Nandillon crée L'Atelier hors champ, un laboratoire de recherche, en 2000. En 2003, l'Atelier devient compagnie, d'abord implantée à Montreuil, puis au Mans depuis 2010.

Créations de la compagnie

- *L'Insoumis* d'après Henri Michaux - L'Ermitage (Paris) - 2000
- *Salomé* d'après Fernando Pessoa - La Girandole (Montreuil) - 2001
- *La Pluie d'été* de Marguerite Duras - La Guillotine (Montreuil) - 2002 - 2003
- *Variations sur la mort* de Jon Fosse - 2005 - La Fonderie (Le Mans) / Théâtre Berthelot (Montreuil) / l'Echangeur (Bagnole). Avec l'aide à la création de la DRAC Ile-de-France.
- *Au Hommes* d'après *Les Cahiers* de Nijinski - 2007 - La Fonderie (Le Mans) / Théâtre Berthelot (Montreuil) / Anis Gras (Arcueil) / Festival ActOral (Théâtre des Bernardines, Marseille). Reprise en 2010 : T.U. - Nantes (en partenariat avec Le Grand T et l'Espal au Mans).
- *D'une parole à l'autre* - 2007 à 2009 - Projet sur la mémoire et ses transmissions destiné à des personnes issues de l'immigration, à Montreuil s. Bois. Réalisation d'une création théâtrale, d'un film et d'une exposition.
- *Le Petit Poucet* de Caroline Baratoux. - 2008 - Anis Gras (Arcueil) / Ferme de Bel Ebat (Guyancourt) / Théâtre Berthelot (Montreuil). Reprise en 2009 - L'Espal (Le Mans) / ECAM (Kremlin-Bicêtre) / Théâtre Dunois (Paris). Avec l'aide à la création de la DRAC Ile-de-France.
- *Le Bruit du temps*, création scénique et radiophonique - 2009 - dans le cadre des ateliers de recherche des Bernardines en partenariat avec l'hôpital psychiatrique Edouard Toulouse (Marseille).
- *Forces. Éveil, l'Humanité* d'August Stramm - 2010 - Théâtre Vidy-Lausanne / L'Espal (Le Mans) / La Fonderie (Le Mans) / La Ferme de Bel Ebat (Guyancourt). Avec l'aide à la création de la DRAC Ile-de-France.
- *Macbeth Kanaval*, d'après William Shakespeare - 2012 - 2013 et 2015 La Fonderie / Grand Théâtre de Calais / T.U - Nantes / Théâtre du Soleil / l'Echangeur (Bagnole). Avec l'aide à la création de la DRAC Pays de la Loire, du Conseil régional des Pays de la Loire, l'aide à la production d'Arcadi.
- *Par les nuits*, trois oratorios à partir de textes d'August Stramm - 2014 - Abri-Mémoire d'Uffholtz (Alsace) / Salle EVE (Université du Maine, Le Mans) / Maison d'Europe et d'Orient (Paris) / La Parole errante (Montreuil) - 2015 - Prieuré de Mayenne (Sarthe). Projet labellisé par le Comité National pour le Centenaire de la Guerre 14-18.

Pascale Nandillon a été artiste associée à l'Espal-scène conventionnée (Le Mans) entre 2009 et 2013.

Entre 2007 et 2013, l'Atelier hors champ a été en résidence à l'Espal pour des travaux théâtraux, radiophoniques et cinématographiques avec les habitants du quartier des Sablons au Mans.

2008 - 2009 : *La Pluie d'été* de M. Duras : Création d'une pièce de théâtre, d'une pièce radiophonique et d'un film. / 2010 : *Variations sur la mort* de Jon Fosse : création théâtrale. / 2011 : *La promenade de Fritz* d'après R.Walzer : création théâtrale avec des enfants. / 2010 - 2013 : *La Tour*, projet cinématographique et radiophonique dans une tour HLM (www.la-tour.net).

La compagnie continue de collaborer avec les Quinconces-L'Espal pour des actions culturelles ou des créations (ateliers théâtre, création collective *Le Temps du Papillon* - avril 2015).

Depuis 2014, la compagnie fait partie du Collectif « **Encore Heureux...** » avec lequel elle élabore les ouvertures de juin 2014 et 2015 à La Fonderie, au Mans, autour des questions d'articulation entre art et pratiques de soins psychiques - création de pièces radiophoniques à partir des textes de Eugène Savitzkaya, Bernard Heidsieck, Christophe Tarkos.

Articles de presse (Les Vagues)

«Les vagues» : tentative de mouvement scénique du texte de Virginia Woolf - 11 mars 2016

Par Jean-Pierre Thibaudat

Blog : *Balagan, le blog de Jean-Pierre Thibaudat*

<https://blogs.mediapart.fr/jean-pierre-thibaudat/blog/100316/les-vagues-tentative-de-mouvement-scenique-du-texte-de-virginia-woolf>

« Pourquoi dans la littérature, admettre autre chose que la poésie ? Qui est pour moi saturation ? » écrit Virginia Woolf. « Les vagues » est sa réponse. C'est cette saturation que la compagnie théâtrale Hors Champ traque dans son adaptation d'une large partie de ce texte plein de brumes et d'embruns.

Le magnétisme du texte de Virginia Woolf « Les vagues » attire le théâtre comme un aimant. Dans son journal, elle parle de poème dramatique, de « play-poem », de poème. Elle ne souhaite pas qu'on parle de ce texte comme d'un roman. Elle restera fluctuante, claire et obscure à la fois sur le sujet comme les sont les pages de ce livre unique dans son œuvre dont on peut suivre l'accouchement dans son journal.

Il faut remercier la compagnie dramatique Atelier Hors champ, d'avoir tenté de porter à la scène ce texte sans pareil. C'est la plus convaincante tentative d'adaptation de ce texte qu'il m'ait été de voir jusqu'à aujourd'hui. La conception et la réalisation de ce projet associent deux personnes aux compétences complémentaires, Pascale Nandillon et Frédéric Tétart, les deux capitaines de l'aventure. Elle signe la mise en scène, il la cosigne, avec Soraya Sanhaji cosigne les lumières (Woolf ne se lasse pas de décrire la lumière) volontiers entre chien et loup, et tient la caméra vidéo dont le rôle est crucial.

"Un éclair de lumière"

Le décor (non signé) est essentiellement fait de panneaux qui ne cessent de composer et décomposer l'espace (la compagnie, basée au Mans, est proche de la Fonderie et du Théâtre du radeau, maître en la matière, saluons cette proximité amicale). Il est aussi fait d'une table encombrée de restes de victuailles, de miettes, de carafes dont les bouchons de verre jouent avec la lumière, de verres cristallins, de branches fleuries, de feuilles vertes, de couverts.

Filmée au plus près, la table-paysage devient une forêt, un fond marin, un autel, un radeau où s'agrippent des naufragés. Tout se renverse (« la lame de ce couteau n'est plus qu'un éclair de lumière et non un objet avec lequel on peut couper » écrit Virginia Woolf, traduction de Marguerite Yourcenar choisie pour le spectacle). Et il en va de même de la belle partition sonore signée Sébastien Rouiller. Tout cela fait écho, point par point, aux inflexions, aux secousses infinitésimales, aux déflagrations à l'œuvre dans « Les Vagues ».

Tout ce dispositif composant et décomposant l'espace visuel et sonore forme un creuset, une chambre d'échos où la parole et les corps des acteurs vont s'inscrire (Serge Cartellier, Nouche Jouglet-Marcus, Jean-Benoît l'Héritier, Aliénor de Mezamat, Sophie Pernette, Nicolas Thevenot). C'est là que la partition devient difficile et demande un doigté exceptionnel. Bernard, Neville, Louis, Susan, Jinny et Rhoda, ces figures du texte auxquelles Virginia Woolf donne un prénom mais pas toujours un visage sont-elles des personnages à part entière ? Ne sont-elles pas aussi un seul personnage ou plutôt une figure aux multiples facettes ?

Chaque figure parle de Perceval et est fasciné par lui. Un personnage en creux. Celui qui n'ouvrira pas la porte, qu'on ne verra jamais, qui partira aux Indes, qui mourra. Celui que

l'on attend au centre de l'espace qu'aucun autre n'ira fouler. Le spectacle comme le livre est construit autour d'un centre absent.

"Du moins ai-je tenté de saisir ma vision"

Une incertitude d'être, voilà ce qui habite chacun d'entre eux, comme en dérive d'identité. Ils vont, viennent, s'ils se fixent c'est dans une posture provisoire et cela le spectacle le traduit bien également. Et puis vient la parole du livre, une concomitance de voix solitaires. C'est délicat la parole, ça part parfois d'un coup comme un fusil, il y a des violences, des accalmies, du pianissimo, des rires qui n'en sont pas, des trilles, des bruissements d'oiseaux, des dialogues intérieurs qui affleurent aux lèvres. Pas facile d'emprunter les spirales de ce texte par endroits complètement barré, les voies parfois accidentées et soudain fluides, quasi liquides des phrases de Virginia Woolf. Trop d'affirmation ou un rire mécanique et on tombe dans les ornières du (vieux) théâtre. Une voix venue d'on se sait où, un dialogue entre la voix et l'image, la voix et le son d'un verre brisé et le théâtre file vers le bel obscur, l'impalpable et là s'ouvre le lit de beaux déferlements.

Elles vont et viennent ces vagues de mots, elles aiment un théâtre fait d'écoulements de sabliers, d'éclairs et de clapotis d'eaux troubles. Le spectacle oscille lui aussi entre différents pôles. On pourrait dire de lui ce que Virginia Woolf dit de son cheminement le 17 juillet 1931 dans son journal alors qu'elle vient d'achever « Les vagues », son texte le plus personnel: « du moins ai-je tenté de saisir ma vision et si je n'y suis pas parvenue, j'aurai quand même jeté mes filets dans la bonne direction ». Le verdict de son premier lecteur, Léonard Woolf sera sans appel : « c'est un chef d'œuvre ».

Théâtre de l'échangeur (Bagnolet), 20h30, dim 17h, jusqu'au 12 mars

Ubiquité Culture(s)

<http://www.ubiquité-cultures.fr/les-vagues/> - 10 mars 2016

(...) « Je n'essaie pas de raconter une histoire, mais il serait peut-être possible de procéder de cette manière. Un esprit en train de penser. Ce pourrait être des îlots de lumière. Des îles au milieu du courant que j'essaie de représenter... » écrivait Virginia Woolf au sujet de son roman.

Ces éléments de littérature, organisés comme les interventions d'un chœur où chaque récitant est une pièce maîtresse, sont rythmés par un important travail de création, visuelle et sonore - dicté entre autre par une caméra in situ qui à certains moments balaye les restes d'un banquet sans convive, sorte de cérémonie funéraire. La mémoire agit, les sentiments se suspendent aux brûlures de la vie, à l'amitié, à la mort. « Je ne crois pas à la valeur des existences séparées. Aucun de nous n'est complet en lui seul » énonce l'un des personnages.

Plusieurs plans scénographiques structurent cette *chambre des révélations*, comme les plis d'un cerveau à travers lesquels les personnages sont en errance : un écran à l'arrière plan, un pan de mur, cette grande table pleine de verres et de carafes, de fruits et de fleurs, qui s'affichent, grossis par l'objectif de la caméra.(...)

On entend ce spectacle comme une petite musique de nuit trouée de présences fantomatiques et poétiques. (...)

Brigitte Rémer

Extraits des articles de presse des spectacles précédents

L'intégralité des articles de presse est disponible sur notre site www.atelierhorschamp.org

- Macbeth Kanaval, d'après Shakespeare

<http://www.atelierhorschamp.org/#!presse-macbeth/c15ei>

Articles de :

- Bruno Tackels / *Mouvement.net*
- Denis Sanglard / *Un Fauteuil pour l'orchestre*
- Willy Boy / *Le Souffleur*
- Marie Plantin / *Paris première*
- Sandrinne Gaillard / *Froggy's delight*
- Entretien avec Manuel Bili et Sylvia Duverger, sur le blog du Nouvel observateur : <http://www.atelierhorschamp.org/#!notes-dintention-macbeth/c1yqf>

Pascale Nandillon racle l'oeuvre de Shakespeare qu'elle dépiaute jusqu'à en faire gicler les nerfs, jusqu'à nous faire grincer les dents. Mise en scène à vif d'un texte et réflexion sur le pouvoir et l'hystérie sanglante où le meurtre est la règle. Expérimentation qui fragmente l'oeuvre et la concentre sur le couple infernal (...) ce théâtre d'ombres sanglantes semble s'inventer sous nos yeux. Le jeu est sciemment dénoncé parce que l'enjeu est ailleurs. (...) La forme est mouvante, instable. Rien n'est stable d'ailleurs dans cette formidable création.

Denis Sanglard « **Macbeth Kanaval** », *Un fauteuil pour l'orchestre*, 27 mars 2013

C'est une esthétique héroïque, ancienne, asiatique, faite de morceaux collés d'images, de matières. Des films en noir et blanc de Kurosawa passent et repassent comme des mantras, des gramophones crachent des discours. Les personnages se changent et se maquillent à vue, pris peu à peu dans la folie d'une histoire qu'ils croyaient maîtriser, fous d'avoir cru à leur propre héroïsme.

Willy Boy « **Fantaisies militaires : deux adaptations de Macbeth** » *Le Souffleur*, 20 mars 2013

« Entre rêve et cauchemar, ce « Macbeth Kanaval » palpète d'une beauté crépusculaire, incandescente, d'une portée bouleversante. »

Marie Plantin « **Macbeth Kanaval** », *Première.fr*

Les mots du vieux poète sont extirpés, attrapés comme des dépouilles fumantes. Ou des hallucinations qui reprennent vie et corps. Ou encore des insectes qu'on observe, décryptés dans une lumière froide. Des apparitions qui orchestrent des rituels obsédants. (...) Sous les ruines d'un texte écrasant, écrasé du poids de son propre mythe, les acteurs de l'Atelier hors champ fouillent, exhument ses (beaux) restes, et ne s'embarrassent pas de sa prétendue autorité (...) Devant nous, ils prennent les coups et rentrent dans l'arène.

Bruno Tackels « **En février, les fils du Soleil** », *Mouvement*, 11 février 2013

Pascale Nandillon crée une mise en scène qui s'inspire du kabuki, théâtre japonais : les costumes de lourdes étoffes, les maquillages de craie blanche, les corps à corps des deux comédiens Serge Cartellier (Macbeth) et Alban Gérôme (Banco). Une sorte de dévoilement outrancier des ressorts du pouvoir, des femmes-sorcières qui tiennent les vies des mâles dans leur ventre. Elle met autant en avant la tempête des combats politiques que la fureur des corps traversés. Ce spectacle en tension est servi par des comédiens (Séverine Batier, Serge Cartellier, Alban Gérôme, Myriam Louazani, Sophie Pernet) qui incarnent au plus

près de la peau la folie des personnages de Shakespeare qui oscillent entre majesté et défaite avec une même démesure.

Sandrinne Gaillard, texte paru sur *Froggy's delight* - mars 2013

- **Forces, Eveil. L'Humanité – August Stramm**

<http://www.atelierhorschamp.org/#!presse-forces-veil-humanite/c1qhi>

- Entretien avec Eve Beauvallet / Revue *Mouvement*

- **Au Hommes – d'après les Cahiers de Nijinsky**

<http://www.atelierhorschamp.org/#!presse-au-hommes/c1pdf>

Articles de :

- Jean-Marc Adolphe / Revue *Mouvement*

- Pierre Antoine Villemaine / Revue *Théâtre/Public*

(...) Car pour une fois, on entend les mots de Nijinski, on saisit ce que ces mots ont à nous dire, encore aujourd'hui. Ils ne sont pas exacerbés comme curiosité excentrique d'un que le génie a rendu dingé. Ils sont là calmement posés, font admirablement partition d'une langue en transe lucide, et visionnaire – car ce que ces mots perçoivent débordent le strict cadre de ce qui peut être vu : « les yeux sont une chose dépassée », écrit Nijinski. S'il faut, banalement, saluer les acteurs (Elie Baissat, Ghislain de Fonclare, Sophie Pernette, Jean-Christophe Vermot-Gauchy) qui savent porter en musique de langue et en intensité de corps, sans aucun surjeu pathétique, ce texte brûlé et brûlant ; il faut aussi dire qu'avec ce travail de Pascale Nandillon, on réalise ce que « mettre en scène veut dire ». Pas de tape à l'œil, pas de poudre aux yeux (...), mais la poétique de lumières subtilement dosées ; mais un agencement scénographique qui, dans la simplicité, sait créer des espaces physiques ; des « trouées sonores » (Bela Bartok, György Kurtag ; battements d'ailes, piaillement-pépiement d'oiseaux-enfants) qui savent dessiner un espace mental ; mais une « direction d'acteurs » qui toujours œuvre dans le juste tempo, l'intonation limpide, etc, etc. Au « Je suis un tremblement de terre » de Nijinski, Pascale Nandillon répond par la diffraction scénique d'une intensité délicatement infusée. Au Hommes est un spectacle rare.

Jean-Marc Adolphe - Revue *Mouvement* – date de publication : 23/01/2007

Avec infiniment de délicatesse, sans ostentation, Pascale Nandillon ne s'empare pas de cette parole. Elle ne la sacralise pas, ne lui fait pas dire ce qu'elle ne dit pas, elle la laisse être sans se l'approprier. Pas d'insistance biographique, pas d'histoire à suivre, pas d'intrigue qui baliserait notre perception, notre parcours, mais des suites d'instantanés rythmés par des battements d'ailes d'oiseaux ou par une obscurité entre les séquences, des fondus au noir qui sont autant de clignements de paupières, des appels. La mise en scène préserve la liberté, l'autonomie de cette parole dérivante sans chercher à la figer dans une forme. Elle la laisse respirer, la laisse se déployer sans l'arrêter, sans la paralyser dans un discours ou une interprétation. Elle en accompagne le mouvement discontinu, la sinuosité, la fluidité, son errance, en préserve le désordre qui est son événement. Elle ne l'éclaire pas, en recueille le silence, laissant l'obscur émettre sa propre clarté. Elle en restitue le désœuvrement essentiel. Ainsi, nous déposons notre savoir, nous nous délaissions de nous-mêmes et suivons sans résistance les déambulations de cet homme à la poursuite du réel.

Pierre Antoine Villemaine - revue *Théâtre / Public* n°185 – « Faire la lumière » (extrait)



Ce que je veux, c'est plonger dans les profondeurs, c'est exercer pour une fois mon droit d'examiner les choses et non d'agir sur elles, d'entendre les vagues bruits ancestraux des mammoths et des branches brisées, c'est m'abandonner à mon désir irréalisable d'embrasser l'univers dans un seul acte de compréhension...